

Ahmad Harb

The Other Side of the Promised Land

الجانب الاخر من أرض المعاد

Translation by Sbeih Sbeih (French)

DEVOURS HIMSELF STARTING AT HIS FEET

Prologue

La voiture avait dépassé le camp d'Al-Am'ari sur la route de Jérusalem. La fumée des pneus brûlés et des gaz lacrymogènes s'élevait et se mélangeait avec la brume grise du jour de l'An. Des soldats à l'équipement complet défilaient effrayés des deux côtés de la route, avec des matraques à la main. Tout y suggérait le danger du voyage vers le village d'Al-'ain, mais j'étais résolu à rencontrer cet homme comme je le lui avais promis. Je l'avais vu pour la première fois, par hasard, dans un garage automobile près de l'entrée nord du village. Un petit homme, de taille fine, qui portait une large ceinture couvrant l'extrémité de son bas-ventre, et un keffieh tacheté dont il nouait les deux extrémités derrière le dos. Il se tenait à côté du garage, les mains croisées devant la poitrine, regardant le client sans que personne ne lui fasse attention.

Je l'ai salué et il a hoché la tête.

Mes visites au garage se sont répétées, et à chaque fois, je le trouvais debout avec la même posture, ne parlant à personne et ne travaillant jamais avec quiconque, ses yeux écarquillés regardant dans toutes les directions. Ma relation avec le propriétaire du garage s'est transformée en une solide amitié, et un jour je lui ai posé des questions sur cet homme. Il a répondu qu'il ne le connaissait pas. « Il y a trois mois, il est venu au garage et m'a demandé de lui vendre une vieille jeep de l'armée jordanienne, abandonnée au garage depuis 1967. Nous nous sommes moqués de lui à l'époque, pensant qu'il était « sénile », mais nous avons été étonnés de le voir réparer la voiture jusqu'à ce qu'elle devienne la plus puissante que je connaisse, roulant aussi bien dans les plaines que dans les montagnes. Il vient au garage presque tous les jours, reste debout, comme tu peux le voir, jusqu'à deux heures de l'après-midi, puis il part dans la jeep vers une destination inconnue. »

Je l'ai trouvé la dernière fois avant l'heure de notre rendez-vous, assis de manière inhabituelle dans le bureau du garage, jambes croisées, les mains sur les genoux, comme s'il était Bouddha. Je me suis assis sur une chaise en face de lui et j'ai vu une croix gammée gravée sur la boucle de sa ceinture. J'ai regardé attentivement pour vérifier ce que je voyais. Il a alors remarqué ma curiosité et m'a demandé en souriant : « Comment vas-tu ? » Il a secoué sa ceinture avec la main en disant : « C'est un mauvais souvenir des camps de concentration nazis. Ne te méprends pas. Je déteste ce signe. Je le déteste. Je le déteste. Je le déteste. » Il l'a dit en allemand, en français et en hébreu, et je ne l'ai complètement compris que lorsqu'il l'a traduit en anglais. Il m'a dit : « Tu fais partie des intellectuels. »

- Pour ainsi dire.
- Parles-tu une autre langue que l'arabe ?
- L'anglais et un peu de français.
- Étrange, tu es un intellectuel et tu ne parles pas l'hébreu ?
- Non.
- Quel est ton métier?
- Professeur d'université.
- Professeur d'université et tu ne parles pas l'hébreu ?
- C'est parce que je suis un professeur d'université que je ne l'ai pas appris. Les jeunes qui connaissent cette langue l'ont apprise dans les usines israéliennes.

Il a commencé à parler de choses que je ne comprenais pas, et j'ai pensé que l'homme exagérait ou qu'il était « sénile », comme disait le propriétaire du garage. Il a dit : « Alors que je me promenais avec des soldats allemands pendant leurs patrouilles, nous avons arrêté un Français et nous lui avons demandé l'heure. Il a dit qu'il ne savait pas, bien que nous ayons vu une montre à son poignet. L'officier allemand lui a ordonné de se lever et de lever les bras, puis les soldats ont commencé à le frapper avec leurs mains et leurs fusils. J'étais debout, je regardais, mais je ne suis pas intervenu jusqu'à ce qu'ils l'aient mis à terre et pointé leurs fusils sur lui pour le tuer. Je me suis interposé et j'ai persuadé l'officier de lui pardonner après que les soldats ont pris sa montre. J'ai appelé le citoyen français après qu'il a retrouvé ses forces, et lui ai demandé : pourquoi ne leur as-tu pas dit l'heure pour te sauver ? Alors que son nez saignait encore, il m'a répondu : si je leur avais dit l'heure, j'aurais collaboré avec eux.

Honnêtement, ce type a suscité ma curiosité. Sa posture perplexe devant le garage, ses grands yeux brillants malgré son corps svelte, sa large ceinture, sa croix gammée et son discours sur l'histoire de la Palestine. J'ai fait partie de cette histoire, j'ai été témoin de la victoire ainsi que de la défaite, de même que j'ai été témoin de la perte, de l'échec et de la trahison. Il a parlé de sa participation à la bataille d'Al-Qastal sous la direction d'Abdul Qadir Al-Husseini. Il a mentionné le jour, l'heure et l'année où la bataille a eu lieu, et l'a décrite comme si elle était en train de se dérouler devant lui. Personne ne sait comment le chef est tombé en martyr à part moi. Il s'est suicidé, je pense qu'il s'est suicidé. Il a préféré le suicide à la captivité. Il est entré dans une maison quand les Juifs ont percé nos défenses, et j'ai pensé qu'il préparait une contre-attaque. Je me tenais près de la porte pour le garder, et peu de temps après, j'ai entendu des coups de feu à l'intérieur de la maison. Mais à cause de ma confusion et de ma peur de la défaite, je n'ai pas pu déterminer avec précision la source du feu. Ce n'est que lorsque j'ai attendu longtemps et que le commandant n'est pas sorti, que j'ai ouvert la porte pour le trouver couvert de sang après avoir rendu l'âme. Son fusil et son pistolet n'avaient plus de balles.

Je me suis dit, ça y est, j'ai trouvé ! Un super sujet pour un grand roman ! J'ai cherché mon bloc-notes et j'ai écrit :

Le 25/12/1987

« Le roman commence à partir d'un point mystérieux qui est exploré à travers des fils narratifs en spirale. Laisser l'auteur raconter son histoire, et laisser une histoire parallèle se dérouler et une autre contredire la première. Ensuite, laissez l'événement parler de lui-même, et vous vous asseyez loin et coupez vos ongles comme le dieu de Joyce¹. »

J'avais hâte de le retrouver, comme si j'allais à un rendez-vous amoureux. Tous les événements de cette journée indiquaient la difficulté de mon voyage et m'avertissaient du danger de l'aventure. Le brouillard était épais et on a l'impression, en regardant à sa droite ou à sa gauche, de nager dans une mer de ténèbres. Soudain, je me suis retrouvé devant un barrage militaire. Une file de voitures attendaient leur tour. Il était clair que les soldats refoulaient les voitures ne possédant pas de plaques d'immatriculation jaunes².

Quand mon tour est arrivé, l'un des soldats m'a demandé :

- Où aller³ ?
- Au village d'Al-'aïn.
- Aller maison, c'est interdit.
- Pourquoi?
- Aller maison !

Je savais que c'était inutile de discuter avec le soldat. J'ai alors tourné le volant de ma voiture pour rebrousser chemin. Une fois que j'étais sûr de ne plus être dans leur champ de vision, j'ai pris rapidement un sentier derrière le camp de Qalandiya. Dès que j'ai atteint la route principale vers Jérusalem, je me suis retrouvé nez à nez avec un autre barrage militaire.

Où aller ?

À Jérusalem.

¹ Note du traducteur : l'écrivain fait ici référence au roman « A Portrait of the Artist as a Young Man » de James Joyce. Il y élabore sa théorie esthétique en s'appuyant sur une analogie entre l'écrivain (romancier) et son texte d'un côté, et Dieu le créateur de l'univers de l'autre. Dieu est invisible bien qu'il soit partout, et ainsi devrait être l'écrivain qui n'intervient pas dans le texte laissant l'événement parler de lui-même.

² Note du traducteur : à l'époque les voitures des Palestiniens de la Cisjordanie et de la Bande de Gaza portaient de plaques d'immatriculation de couleur bleue à la différence de celles jaunes pour les voitures des Israéliens.

³ Note du traducteur : il parle arabe sans le maîtriser avec un fort accent.

- Pas de prière aujourd'hui.

- Je ne prie pas.

- Alors, pourquoi aller ?

- Je rends visite à ma mère pour le réveillon.

Il a secoué la tête et fait signe de passer. Devant une barrière de pierres, des groupes de jeunes hommes chantaient, les mains levées, faisant un signe de victoire : « Par notre âme, par notre sang, nous nous sacrifierons, ô martyr ». De jeunes hommes se sont rassemblés autour de la voiture et me demandaient de repartir en criant : « Jérusalem est en feu, Jérusalem est en feu ! » Je leur ai dit que ma mère était mourante et que son état ne pouvait pas attendre, et je les ai suppliés de m'ouvrir la route. Ils ont accepté, tout en m'avertissant des dangers du voyage.

Il n'y a pas de mal à faire de pieux mensonges, me dis-je. J'ai menti aux soldats, et maintenant je mens aux jeunes. L'important est d'arriver à l'heure à Al-'aïn. L'important est que j'y arrive. Tout est justifiable pour atteindre l'objectif. Je souhaitais que la route soit arrondie et la distance raccourcie. J'aurais aimé que la voiture ait des ailes pour voler à travers le brouillard et s'élever au-dessus des nuages et des montagnes, mais les vents souffrent contre ce que les navires désirent⁴. Je ne pouvais pas croire ce que j'ai vu. Savez-vous ce que signifie ne pas croire ses propres yeux ? Si vous aviez vu l'événement sur scène, ou si vous l'aviez lu dans un roman, vous pourriez dire que la fiction n'imité pas la réalité avec justesse, qu'elle exagère pour susciter les émotions et courtiser les lecteurs. Et si c'était l'inverse ? Et si la réalité, dans son étrangeté, dépassait l'imagination de l'artiste ? Douze soldats battaient un garçon de quinze ans, à l'entrée d'Al-'aïn, près du bain parasiticide des moutons. Ils le battaient tous avec leurs bâtons, fusils, pieds et mains, et le garçon criait. Ils le portaient et le jetaient dans le bain, puis le jetaient par terre et lui donnaient des coups de pied. J'ai arrêté la voiture et je me suis retrouvé à courir vers eux en criant : « Non Khoja⁵, c'est mon fils Khoja ». Ils se sont précipités vers moi, la haine et la colère déformaient leurs visages, en criant : « Aller maison, aller maison ! ». Je leur ai dit que c'était mon fils et que je le cherchais depuis longtemps. Je me suis rendu compte qu'ils ne comprenaient pas ce que je disais, et qu'ils ne connaissaient de l'arabe qu'« Aller maison ! ». Je leur ai parlé en anglais, et l'un d'eux m'a répondu avec un accent américain que l'affaire ne me concernait pas et que je devais quitter les lieux immédiatement. « Ce garçon est mon fils et je ne quitterai cet endroit que lorsque je pourrai l'emmener avec moi. Si vous voulez, tuez-moi avec lui. » Je leur criais dessus, leurs mains tendues menaçaient de me frapper quand j'ai senti deux bras encercler ma taille. C'était les bras du garçon. Il a profité du fait que les soldats étaient occupés avec moi pour se placer sous ma protection.

- Je vous en supplie, Monsieur, ne me laissez pas ici !

- Pourquoi ne t'es-tu pas enfui ?

⁴ Note du traducteur : On pourrait remplacer cette expression par « il y a loin de la coupe aux lèvres ».

⁵ Note du traducteur : « Khawaja », titre que certains Palestiniens emploient lorsqu'ils s'adressent aux soldats israéliens pour marquer la distance identitaire et culturelle avec eux.

Si je l'avais fait, ils m'auraient tué. Je vous en supplie, au nom de votre honneur, de votre honneur, ne les laissez pas me prendre.

Ils l'ont battu à nouveau alors que ses bras entouraient ma taille. Ils l'ont frappé à la tête, aux épaules et aux mains, essayant de les détacher de moi. J'ai mis mes mains sur sa tête, essayant de le protéger, mais en vain. Ils étaient concentrés sur ses mains pour l'obliger à me lâcher. Je les ai suppliés au nom de l'humanité de ne pas le battre, de le traiter comme un être humain. Le même soldat a répondu en anglais : « Vous êtes des êtres humains ! Nous allons vous massacrer comme ça », et il a simulé avec sa main le geste de l'égorgeement.

Puis deux soldats ont pris le garçon par les jambes, ses bras toujours autour de moi. Ils l'ont pris violemment et il m'a tiré avec lui en criant : « Je vous en supplie, au nom de votre honneur, ne les laissez pas me prendre ! » Ses bras ont fini par s'affaiblir et il est tombé visage à terre. Ils l'ont traîné sur le ventre alors qu'il criait : « Je vous en supplie, au nom de votre honneur, je vous en supplie au nom de votre honneur, ne me laissez pas avec eux ! ». Je les ai vus lui attacher les mains et le porter jusqu'à leur véhicule militaire. Je suis revenu traînant le poids de ma défaite. J'ai posé ma tête sur le volant de ma voiture. Les cris du garçon résonnaient toujours dans mes oreilles. Et à ce moment précis où le vaincu reconnaît sa défaite, j'ai pris mon bloc-notes et j'ai écrit avec une main tremblante :

Le 01/01/1988

« Qu'est-ce que cela signifie lorsque la fiction échoue à imiter la réalité ? Si tel est le cas, alors où se situe le principe de possibilité ? »